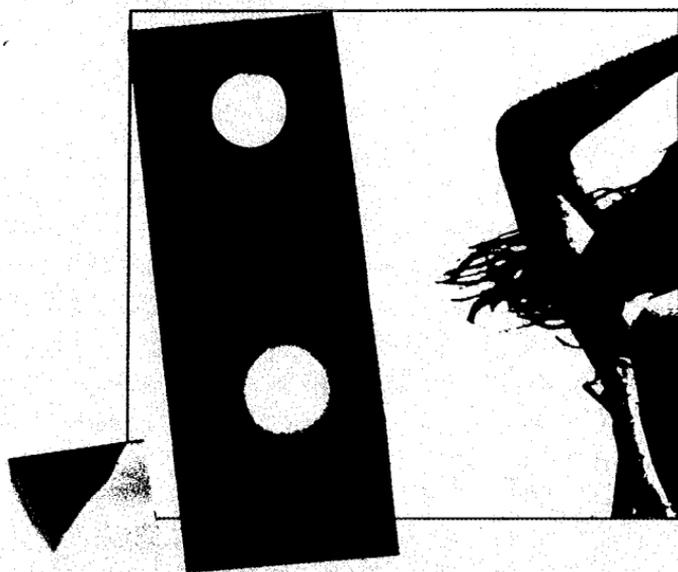


*France Théoret*

Prendre le risque  
d'une nouvelle globalité /  
souveraineté du sujet parlant



J'écris en pensant à qui ne me lira jamais. Je l'ai déjà dit, parmi d'autres énoncés, ici, je le mets en évidence. J'écris, en un sens, pensant à qui ne lit pas. J'écris pour ainsi dire à perte de vue. Pour cette donnée essentielle, je ne peux guère citer d'écrivains : Antonin Artaud et Emma Santos. Lisant, j'ai souvent cherché la genèse de la pensée ou comment se met au monde une écriture consciente, tout à la fois, du geste d'écrire, de sa formulation et de son propos, l'écriture de l'effraction.

Autant que la raison consciente me permet de l'affirmer, la lecture n'est pas tissée dans ce que j'écris, elle est brutalement une donnée. Elle apparaît en pièces détachées. Dans cette société, ce qui peut se vivre de façon morcelée arrive encore à se vivre. Encore est-il possible d'y arriver que si l'on a beaucoup oublié. Les meilleurs d'entre nous gardent quelques obsessions dont elles ou ils formulent du langage, conscient(e)s que le tissu social reste un magma indifférencié lorsque les mots sont absents. Il y a une arythmie fondamentale entre le geste d'écrire et son intervention dans la société. Néanmoins, c'est la lecture qui m'a fait advenir au monde contemporain.

Poser la question de la lecture, c'est poser la question de l'acquis puisque tout le monde ne lit pas. Cette frontière entre lire et ne pas lire me sollicite tout autant que le désir de donner la parole à celles et ceux qui ne l'ont pas. Entre lire et ne pas lire, il y a une question d'apprentissage dont bien peu de lectures peuvent témoigner, plus nécessairement, rendre visible dans ce que la lettre a de plus sensible et de plus exact. La lecture ouvre sur des apprentissages déjà-là.

Qu'est-ce à dire d'un projet d'écriture qui s'obstine à dire comment se fait l'apprentissage ? Qu'est-ce à dire du pari

de trouver le point de jonction entre le refus le mieux répandu de la lecture et le choix de lire à peu près inconscient au départ, qui devient tout à fait conscient dans le processus d'apprentissage ? Qu'est-ce à dire du désir de mettre en scène un milieu social alphabétisé qui ne lit pas parce que, en dépit de ce qu'on peut dire, la lecture ne lui parvient pas ? Justement la lecture ne va pas vers quelqu'un, chacun vient à la lecture. C'est à la rencontre de ces contradictions apparentes que la question se pose. Peut-on encore rêver d'écrire un roman d'apprentissage, fut-il au féminin, dans notre société où tout projet ne subsiste que s'il est fragmenté ? Les pouvoirs maintiennent leur force à partir du morcellement des êtres et des projets.

L'écriture est paradoxale parce qu'elle s'adresse à la totalité de l'être et qu'elle n'en finit pas moins par morceler l'être dans la mesure où elle s'est inscrite dans un projet qui reproduit la fragmentation. Ainsi, comme effet de retour, la lecture ne permet guère de comprendre les modalités de l'apprentissage. La lecture ne permet pas de savoir pourquoi l'alphabetisation n'est pas l'apprentissage de la lecture. Plus encore, la lecture est une donnée qui pose l'autre comme sujet entier. Néanmoins, j'ai eu accès à la différence, donc à moi-même, par et dans la lecture. Le trajet qui invite à se différencier m'est venu par là, du silence des livres. S'éloigne-t-on de la lecture parce qu'on sait de quelque obscure manière que toute différence s'expie dans la société ? Dans l'écriture, j'ai quelquefois cherché à mettre en évidence mes lectures, à ne pas les inclure comme des intertextes mais bien à faire signes. Cette expérience fondamentale : la société m'a précédée tout autant que le langage. J'avais forcé-ment accès à la première, pas nécessairement au second. Dire dans le langage, l'irrationalité sociale suppose l'écriture brute, la mieux dégagée, nettoyée des effets littéraires. Le langage n'est pas fait pour cela, le langage rend en même temps que les mots, un apprentissage qui a déjà eu lieu. Ceci encore,

le langage peut difficilement épouser le mouvement même de l'irrationalité, à vouloir reproduire l'envers de la pensée, le langage signe alors le désespoir de n'avoir plus de langage. L'écriture est fondée sur le malentendu. Ou pour le dire autrement, on ne pourrait reproduire l'apprentissage car le langage doit demeurer exact dans la mesure où le référent est l'inexactitude même. Il est possible d'écrire sur et à propos de la violence des processus psychiques comme Antonin Artaud et Emma Santos l'ont fait. Doit-on avoir développé une mémoire de l'oubli pour écrire quoi que ce soit de la mémoire, y compris celle de l'apprentissage ?

Ainsi, mes lectures sont passées dans mes textes comme des effets de surface, des données entières, des paramètres élus ou encore, des signes rationnels puisque le projet est autre.

Sans doute, ne suis-je pas étrangère à mon époque, à ses recherches et à ses engagements intellectuels. Mais il n'en demeure pas moins que l'irrationalité me sollicite constamment dans l'écriture. Devant l'illimité ou la démesure, la mémoire des lectures fait oeuvre de raison.

Il y aura à prendre le risque d'une nouvelle globalité/souveraineté du sujet parlant. Celui-là devra ouvertement ne pas oublier que le morcellement est partout, qu'il n'y a pas de centre et néanmoins survivre. Il y a déjà dans le féminin, une aptitude ou une habitude du multiple. Il faudra, sans doute, lire-écrire autrement, risquer davantage le sens issu d'un travail sur la langue. Le seul fait de s'interroger sur les rapports entre l'écriture et les lectures indique que nous sommes déjà dans un second degré, qu'il n'y a pas, qu'il n'y aura pas d'innocence de l'écriture.